



HAL
open science

**La fabrique de situations, d'expériences et d'événements.
Nouveaux protocoles, agencements, scènes, territoires,
rythmes et rites pour l'action collective dans un monde
incertain**

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. La fabrique de situations, d'expériences et d'événements. Nouveaux protocoles, agencements, scènes, territoires, rythmes et rites pour l'action collective dans un monde incertain. Antoine Conjard; Serge Gros; Luc Gwiazdzinski; Fabienne Martin-Juchat; Thierry Ménissier. L'atelier de l'imaginaire. Jouer l'action collective, Elya Editions, pp.81-115, 2015, 979-10-91336-062. <halshs-01248020>

HAL Id: halshs-01248020

<https://shs.hal.science/halshs-01248020v1>

Submitted on 2 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« *L'atelier de l'imaginaire. Jouer l'action collective* », 2015,
Conjard A., Gros S., Gwiazdzinski L., Martin-Juchat F. et Ménéssier T.
Préface de Théodore Zeldin, Elya Editions, pp.80-113

**La fabrique de situations, d'expériences et d'événements.
Nouveaux protocoles, agencements, scènes, territoires, rythmes et rites
pour l'action collective contemporaine dans un monde incertain**

Luc Gwiazdzinski (*)

*L'aventurier est celui qui fait arriver des aventures
plutôt que celui à qui des aventures arrivent.*
Guy Debord

« *Il faudrait que l'homme accroisse sa curiosité et accepte la complexité du monde dans lequel il vit* ». Cette phrase de l'historien anglais Théodore Zeldin résume parfaitement notre ambition. La réflexion développée sur le thème « *faire et éprouver ensemble, un nouveau paradigme de l'action collective* », autour des « Ateliers de l'Imaginaire » constitue une étape d'une démarche personnelle engagée depuis quelques années au sein de la discipline géographique ou sur ses marges. Elle se place résolument du côté de la « *géographie de plein vent* », selon l'expression imaginée par l'historien Lucien Febvre pour l'opposer à la « *géographie de cabinet* », celle qui se fait plutôt dans les bureaux. Elle s'attache notamment à l'exploration de la substance de « *la vie quotidienne, l'humble et riche matière humaine, qui traverse toute aliénation et fonde la désaliénation* » (Lefebvre, 1958). Elle s'intéresse également à « *la ville métaphorique qui s'insinue ainsi dans le texte clair de la ville planifiée et lisible* » (De Certeau, 1980) et à « *l'homme ordinaire* ». Elle reconnaît avec d'autres l'importance de l'imaginaire, qui « *conjugué avec l'expérience, constitue la base même de nos géographies, nourrit les conceptions du monde et influence les pratiques spatiales* » (Appel à propositions Festival international de géographie, 2015). Elle permet également au géographe de concevoir d'autres représentations non cartographiques du monde en mouvement.

Elle correspond à un triple besoin : besoin d'échange avec d'autres disciplines aux limites de la géographie conscient que la marge éclaire la page ; envie de rencontres avec des complices investis sur ces questions dans les domaines de la communication, de la philosophie, de la culture, de l'art ou de l'urbanisme ; besoin d'innovation dans la lecture et l'écriture de la société et des territoires. Elle a lieu à un moment particulier de nos sociétés où autour de nous personne ne croit plus en la toute puissance de la politique, de la science, de la raison, de la technique, du progrès et aux lendemains qui chantent. Elle s'expérimente depuis quelques années en résonance avec des émergences actuelles « *basées sur la discrétion, la fragilité, la simplicité, l'ouverture, le partage et la solidarité, accueillent également l'incertitude structurelle et structurante de notre quotidien* » (Frérot, Gwiazdzinski, 2015).

Notre contribution intègre les recommandations de quelques précurseurs. Le philosophe Jean-Paul Dollé nous a prévenus : « *la géographie n'est pas une connaissance facile (...). Il faut d'abord fendre les mots du monde, oser aller voir ailleurs* (Dollé, 1990) ». Edouard Glissant nous a rassuré en affirmant que « *Seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours* » (Glissant, 2005). Roger Caillois a mis en évidence l'importance du jeu (Caillois, 1958) et Georges Perec nous a invité à y aller

« *doucement, presque bêtement* » (Perec, 1974). Nous avons suivi leurs conseils dans une réflexion en mouvement et le déploiement d'expériences et expérimentations hors là, hors les murs et hors normes, loin des certitudes disciplinaires. Le propos s'organise autour de quatre axes correspondant à notre cheminement : le point de départ, les expériences territoriales, les principaux apports et les ouvertures.

Point de départ

Un environnement en mutation. Nos expérimentations interviennent à un moment où sont posées les questions de « *l'être ensemble* » et du collectif dans une « *société liquide* » (Bauman, 2000) où tout est mobile, fluctuant et affaire individuelle, et dans un « *présent liquide* », axé sur le culte de l'éphémère et des projets à court terme. Elle s'inscrit dans une vision « *hypermoderne* », une « *nouvelle régulation qui met au centre l'individu* » (Lipovetsky, 2004) et insiste sur la médiation, le réseau, la traduction et la mobilisation de compétences cultivées individuellement. La question se pose avec acuité dans la ville, lieu par excellence « *de maximisation des interactions sociales* » (Claval, 1982) et le géographe s'interroge naturellement sur les lieux et les moments possibles pour « *faire ville* » ou « *faire société* ».

Une origine. Il est nécessaire de préciser d'où l'on parle. Le géographe n'est plus le savant du Petit Prince « *qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts* » et qui écrit « *des choses éternelles* ». Observateur désorienté, il sait que dans un système monde complexe à rotation accélérée, ses cartes et ses géographies se démodent très vite. Le chercheur s'inquiète des modélisations et le pédagogue perçoit les limites d'une approche en salle *ex-cathedra*. Le professionnel du développement a depuis longtemps senti le besoin de compétences mixtes et constaté la difficulté des collectivités à aborder la complexité, les usages et des usagers. Le citoyen regarde autour de lui les certitudes qui s'effondrent en même temps que les institutions (Frérot, 2014). Il constate les difficultés à construire de l'action collective et le repli progressif sur de petits collectifs et fraternités éclatés.

Quelques définitions. L'interdisciplinarité de telles démarches exige une acculturation et le partage de quelques définitions de base. La géographie est traditionnellement définie comme la science ayant pour objet la description et l'explication de l'aspect actuel, naturel et humain de la surface de la terre. Le « *géographe* » est donc avant tout un homme de terrain qui arpente le monde et tente d'en dessiner les contours, parfois d'en « *dresser des cartes* » au risque de la modélisation. La ville, lieu paradoxal de rassemblement et de séparation et forme majoritaire du vivre ensemble, reste l'univers des possibles. Plus exactement, nous ne vivons plus toujours dans des villes mais dans des métropoles complexes, étalées, fragmentées et discontinues parfois qualifiées d'« *outre-villes* » (Depardon, Virilio, 2008). Enfin, pour le géographe, le « *territoire* », ce mot valise dont tout le monde s'est désormais emparé est à la fois un système plus ou moins stable, un projet, une configuration et une figure de réassurance qui permet de travailler et de vivre ensemble. La notion d'imaginaire au cœur de notre projet est actuellement définie en géographie comme « *ensemble d'images mentales en relation qui confèrent, pour un individu ou un groupe, une signification et une cohérence à la localisation, à la distribution, à l'interaction de phénomènes dans l'espace* » (Debarbieux, 2003). Pourtant « *au coeur des réalités géographiques* » (Roux, 1999), l'imaginaire fut longtemps absent du discours géographique qui a parfois nié la singularité et la pertinence de

la notion. On considère désormais que l'imaginaire contribue notamment à organiser les conceptions, les perceptions et les pratiques spatiales.

Un constat. La démarche s'inscrit dans un contexte de relatif enfermement disciplinaire malgré les discours consensuels sur le « trans », « l'inter » et le « multi ». Même en géographie, le « terrain » a un temps été abandonné par une discipline qui s'est parfois enfermée dans les laboratoires et la modélisation. On a connu une longue mise à distance du sensible et de l'expérience au profit d'une approche technique, quantitative, modélisatrice et aménagiste. Les sciences du territoire (géographie, urbanisme, aménagement...) peinent encore à observer, comprendre, dire et repenser la ville contemporaine avec les seuls outils d'hier. Les professions de l'aménagement et de l'urbanisme sont parfois déconnectées du terrain, des pratiques et usages quotidiens. La fabrique de la ville souvent enfermée dans une logique technocratique semble en panne et à la recherche d'innovations. Enfin on peine encore à mobiliser certaines compétences comme les savoirs citoyens et les savoirs artistes.

Un besoin. L'effacement progressif de l'unité de temps, de lieu et d'action des institutions, le big-bang des organisations et des territoires et la complexification des systèmes exigent pourtant la mobilisation de nouvelles compétences, arts et savoir-faire, de nouveaux assemblages, de nouvelles recompositions, alliages, alliances, hybridations, collaborations ou coalitions permettant de « faire » territoire. On est largement en attente d'autres manières d'appréhender, de lire et de produire la ville et l'on guette l'invention de nouveaux outils et modes de représentation des espaces et des temps.

Quelques balises. Dans cet environnement en mutation, le géographe s'accroche à quelques repères et balises pour explorer (Hannerz, 1980) les villes et les métropoles. Il s'appuie sur les travaux du géographe Eric Dardel (1952) pour qui « l'habiter » n'était pas du logement mais « *un mode de connaissance du monde et un type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* ». Il intègre également ceux d'Armand Frémont sur « l'espace vécu » (Frémont, 1976). Les apports de la sociologie pragmatique avec Isaac Joseph (1996) pour qui la compétence n'est pas réductible à des savoirs mais s'exerce en situation, sont essentiels. On lit Michel de Certeau (1980) qui a montré que « *l'homme ordinaire* » savait se soustraire en silence à cette conformation en détournant les objets des usages initialement imaginés par les concepteurs, inventant le quotidien grâce aux arts de faire, « ruses » subtiles, tactiques de résistance se réappropriant l'espace et l'usage à sa façon, fabriquant une ville métaphorique qui résiste à la ville dominante. Les Situationnistes nous ont invité à la dérive : « *La formule pour renverser le monde, nous ne les avons pas cherchée dans les livres, mais en errant* » (Debord, 1994) et Olivier Soubeyran (1997) nous a notamment conseillé de partir du « *fait étonnant* », afin d'échapper aux paradigmes dominants ainsi qu'aux tautologies qui s'immiscent insidieusement dans nos interprétations.

S'appuyant sur les utopies pirates, Hakim Bey a apporté la notion de « *zones autonomes temporaires* » (Bey, 1997). On ne peut oublier Georges Perec (1974) et ses inventaires, William Sennet (2014) et son éloge de la coopération, Pierre Sansot (2000) qui nous a appris à parcourir la ville avec bonheur et Peter Brook (2014) qui a insisté sur l'importance du vide pour le spectateur.

Des résonances. L'approche que nous avons adoptée dans ces explorations et expérimentations territoriales est en résonance avec des mouvements et d'autres figures contemporaines. La fragmentation des espaces et des temps oblige à d'autres synchronisations et co-constructions. On assiste au retour de la figure de l'amateur et du bricoleur, « *celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de*

l'homme de l'art ». (Levy Strauss, 1962). On cherche à nouveau à mobiliser les savoirs profanes et le « vernaculaire » (Illich, 1983). Une nouvelle reconnaissance de l'« expertise quotidienne », des compétences distinctes de l'expertise des élites (Sennet, 2008) semble émerger. Le bricolage (De Certeau, 1980), le « *do it yourself* » comme étrange retour au punk (Anderson, 2012), le partage et l'économie de la contribution sont dans l'air du temps tout comme la sérendipité (Van Andel, Bourcier, 2008), l'*empowerment* et l'« *innovation ascendante* » ou « *innovation par les usages* » au sens développé par Eric Von Hippel (2005). Partout en art, architecture, paysage, urbanisme ou architecture, de nouveaux collectifs émergent. Le hors les murs est devenu la norme pour les institutions qui cherchent à survivre. On assiste à une hybridation des approches et des savoirs (croisement entre individus de variétés, espèces ou genres différents) avec des artistes qui investissent la scène urbaine et se déploient hors les murs et des géographes et urbanistes qui quittent leurs laboratoires et leurs statistiques certitudes pour redécouvrir le terrain, les sens et les corps. La « chair mise en mouvement par l'émotion » est devenue une cible pour les stratégies de communication (Martin-Juchat, 2008). Parfois l'esthétisation (Lipovetsky G., Serroy J. 2013) et « la surexploitation commerciale de l'affectivité » sont au bout du chemin. Nos questionnements sont également en résonance avec des figures de la métropole et de l'aménageur comme « *la ville en mouvement* », « *la ville à mille temps* », « *la ville archipel* », « *la ville ludique* », « *la ville en continu* » ou « *la ville événementielle* » avec ses nouveaux rites qui célèbrent à la fois la mémoire, l'identité et l'appartenance renouvelée à la ville permettent de « faire famille » ou « territoire », d'exister dans un contexte de concurrence territoriale et de maintenir une illusion de lien social face à un quotidien dilué (Gwiazdzinski, 2001, 2011).

Des convictions et des paris. Notre propos s'appuie sur quelques convictions forgées à travers les expériences et les expérimentations dans la ville qui est notre seul espace, « *nous n'en n'avons pas d'autres* » (Perec, 1974). Le géographe doit rappeler que loin des approches quantitatives, la ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve. Il doit aussi signaler que ce n'était pas mieux avant. Ceux qui le pensent oublient qu'avant ils avaient vingt ans. Les chronobiologistes nous répètent que sans rythme pas de vie et que nous avons besoin de temps d'arrêt et d'espaces vides (Gwiazdzinski, 2012). Enfin notre expérience a montré que les systèmes se réinventaient également par les marges.

Notre démarche collective met en avant l'importance de l'imaginaire, substrat de la vie mentale et dimension constitutive de l'humanité selon Gilles Durand (1960) qui estimait que toute raison s'élaborait toujours à partir de ce terreau. Si une définition univoque des imaginaires reste difficile à produire (Wunenburger, 2005), nous avons fait l'hypothèse qu'ils permettaient de faire bouger les lignes ici et maintenant en s'appuyant sur des « protocoles » ou dispositifs d'exploration communs comme révélateurs et quelques règles et paris communs : « l'interdisciplinarité » comme règle d'exploration ; la « sérendipité » c'est-à-dire le fait de réaliser une découverte inattendue au cours d'une recherche, comme espoir ; « l'éprouvé commun » comme méthode ; la « désorientation » (Gwiazdzinski, 2012b) comme but recherché et enfin la « confiance » comme ciment.

Des expériences et expérimentations géographiques

Une longue exploration. Nos expériences s'appuient sur des protocoles géographiques rassurants qui mettent en mouvement et permettent les frottements, la sérendipité et l'improvisation : les « traversées nocturnes » d'une centaine de villes depuis le milieu des années 90 (Gwiazdzinski, 2007, 2013) ; le « tour à pied » de Paris (Gwiazdzinski, Rabin, 2007, 2013) et Grenoble sur les limites des métropoles en reconstruction ; les « ateliers de

l'innovation » avec l'agence d'urbanisme de Lyon ; les « *résidences* » de géographe et « *immersions* » dans le cadre d'ateliers d'étudiants (vallée de la chimie, dimanche, nuit, communes rurales de Lozère...) du Master innovation et territoire (www.masteriter.fr). Ces expérimentations territoriales poursuivent le travail engagé depuis une dizaine d'années dans les « *ateliers géo-chorégraphiques* » avec Annick Charlot à Grenoble et Lyon, les « *laboratoires géo-artistiques* » avec Yann L'heureux à Marseille (Gwiazdzinski, Lheureux, 2014), Philippe Saire (Gwiazdzinski, 2013) à Lausanne, Maud Le Floch à Tours (Gwiazdzinski, 2006) ou Odile Duboc à Belfort (1999). Enfin, étalés sur trois années de 2012 à 2015, les « *ateliers de l'imaginaire* » de la métropole grenobloise ont permis de développer trois projets mélangeant les étudiants de trois masters du site grenoblois, le CAUE de l'Isère, l'équipe de la Scène nationale de l'Hexagone à Meylan et des acteurs socio-culturels associés. Le projet partenarial s'est construit autour de trois convictions : « *le croisement de regards est une richesse* » ; « *il faut agir ici et maintenant dans la métropole grenobloise* » et « *l'imaginaire peut permettre de faire bouger les lignes* ». La démarche s'est structurée autour de trois temps : une journée de questionnement et d'organisation autour d'une thématique, une journée d'immersion et une journée de restitution séparées d'un mois. La première année construite autour de la notion de « circuits courts » a notamment connu deux moments forts : la rébellion des artistes associés voulant absolument casser le cadre imposé et la production par un collectif d'un bœuf bourguignon en circuit court. La seconde année autour de l'expérience de la « rencontre » a été marquée par le démarrage dansé de la journée les « attentats à la rencontre » de la BIC (brigade d'intervention conviviale) dans l'espace public et les protocoles d'auto-stop. Enfin, la troisième année, autour de « l'innovation ordinaire » a démarré dans le noir pour aboutir à de nombreuses propositions portant sur la vie quotidienne et l'hospitalité dans la vie quotidienne.

Des règles partagées. Les démarches sont structurées en quatre phases principales : organisation ; immersion ; sédimentation et restitution. Les expérimentations s'appuient également sur quelques principes généraux de lecture et d'écriture. De leur respect dépend la dynamique et la richesse de l'expérience, les possibilités de comparaisons et la pertinence des propositions : la « *participation* » car il faut permettre à chacun de construire ses représentations de la ville ; l'« *émotion* » car la ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve ; la « *diversité* » car la compréhension d'un système naît de la pluralité des regards ; la « *transversalité* » car la ville doit être abordée de façon pluridisciplinaire ; le *dialogue* car l'appréhension de la ville s'enrichit de l'échange ; le « *mouvement* » car il permet une relecture de la ville, de ses disparités et de ses potentiels ; la « *liberté* » nécessaire pour que chacun puisse exprimer ses sentiments, construire son analyse et avancer des propositions ; l'« *écoute* » indispensable dans une démarche transversale de co-construction ; la « *rigueur* » nécessaire à la dynamique du projet, permet une expérience, des échanges et une restitution de qualité et enfin le « *plaisir* » de naviguer, de découvrir, d'échanger et de construire ensemble.

Des apports

Ces premières expériences et expérimentations *in vivo* ont permis de capitaliser un certain nombre d'apports.

Quelques paris tenus. En l'état actuel de la réflexion, les expérimentations successives ont renforcé nos convictions : le croisement et le changement de regard permis par l'interdisciplinarité des participants et les conditions expérimentales particulières (hors les murs, hors là, décentrage géographique et décalage thématiques) sont une richesse. Par contre, il paraît difficile d'affirmer que la convocation de l'imaginaire aux différentes phases des

ateliers ait toujours permis de faire bouger les lignes ici et maintenant. Les expérimentations menées depuis des années et sur différents territoires (Gwiazdzinski, 2007, 2014) ont montré l'importance de la participation des élus et professionnels de la fabrique urbaine à ces expériences en tant que relais vers les outils et procédures et enceintes officielles de la fabrique territoriale. Les « protocoles » ou dispositifs d'exploration communs –géographiques ou non- ont servi à construire collectivement et de manière interdisciplinaire des situations aux différentes phases d'exploration, d'immersion et de restitution. Ils ont joué leur rôle de « révélateurs de disfonctionnement » ou tout au moins de « *leurres* », dispositifs rassurants et ludiques attirant les participants et permettant que d'autres choses se jouent, que d'autres interactions émergent que d'autres communautés d'expérience apparaissent.

Les paris communs ont été tenus. L'« interdisciplinarité » est restée de mise malgré les tentations de repli disciplinaire tant chez les enseignants chercheurs et professionnels que chez les étudiants. L'acculturation est un long processus et on peut encore difficilement parler d'hybridation mais plutôt de créolisation, ce « *métissage d'arts, ou de langages qui produit de l'inattendu* » (Glissant, 2015), cette façon de se transformer de façon continue sans se perdre. La « sérendipité » n'a pas permis de découverte inattendue, immédiate *in-situ* même si certains participants ont avoué s'être surpris à travers la fabrique de situations et se sont révélés à eux-mêmes et aux autres en « sortant de leurs coquilles » en ce confrontant au « réel » contre lequel on se cogne, cet « impossible à pénétrer » (Lacan, 1975). « L'éprouvé commun » dans l'action –parcours, enquête, fabrication, bricolage, danse - qui convoque le corps et les sens s'est avéré concluant en terme de dispositif participatif. L'exploration de « tiers lieux » inconnus des différents participants, la mise en parenthèse de « tiers-temps » et la convocation ponctuelle de « tierces personnes » dans les dispositifs ont souvent été des apports favorisant le lâcher-prise et la mise à distance disciplinaire.

Une approche interdisciplinaire. La démarche a permis de passer progressivement d'une approche « *pluridisciplinaire* » - où nos différentes disciplines sont réunies sans qu'il soit tenté d'intégrer ou de synthétiser collectivement l'information - à un travail *interdisciplinaire*, processus dans lequel on développe une capacité d'analyse et de synthèse à partir des perspectives de nos disciplines et où l'on tente de synthétiser et de relier le savoir disciplinaire en le replaçant dans un cadre plus large (Nissani, 1995). On est encore loin de la « *transdisciplinarité* » qui consisterait à rassembler vraiment ces savoirs au delà de nos disciplines et professions et à construire des contenus et méthodes propres.

Une désorientation positive. Sous réserve d'un véritable « *lâcher-prise* », selon une formule en vogue en ce début de XXIème siècle, les participants sont entrés dans un processus de « *désorientation positive* » ouvrant à l'infini du monde, pour reprendre l'expression de l'écrivain Patrick Chamoiseau. La « désorientation » parfois poussée à l'extrême a joué son rôle jusqu'à la destabilisation des collectifs. De véritables rencontres ont eu lieu entre des disciplines différentes autour du « *faire ensemble* ». On s'est observé, frôlé et reniflé sur le terrain dans l'éprouvé commun de l'espace public. Nos disciplines et approches ont pu être mises à l'épreuve sur la place publique. Entre la ville matérielle des infrastructures et la ville numérique des données et des technologies, il a été possible de mobiliser les sens pour révéler la ville invisible, mettre en relation et ré-enchanter les espaces et les temps à travers de nouveaux imaginaires, de nouvelles manières d'être et de faire.

Un néo-situationnisme. Dans le contexte mouvant, entre « *métropoles liquides* » (Bauman, 2000) et « *art à l'état gazeux* » (Michaud, 2004), ces nouvelles pratiques associant jeu, création artistique et production urbaine ont dépassé le simple exercice pédagogique et la seule mise en scène de la « *société du spectacle* » (Debord, 1967). Dans l'entre-deux et hors

les murs, l'espace public est devenu à la fois le lieu de croisements entre les différents acteurs, scène et objet de métamorphoses, ces changements d'une forme dans une autre, auto-destruction autant qu'auto-construction, identité maintenue dans l'altérité.

Une mutation *in situ*. Peu à peu les participants à ces démarches ont acquis des compétences et changé de statut devenant tour à tour : « *néo-situationnistes* » (Gwiazdzinski, 2012, 2014) cherchant des solutions ailleurs que dans les livres ; « *designers* » de « *situation construite* » ce « *Moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements* » (Internationale Situationniste, 1958) d'où peuvent naître des imaginaires ; « *sérendipiteurs* » qui savent « *à un certain moment tirer profit de circonstances imprévues* » (Van Ancel, Bourcier, 2008) ; « *braconniers* » (De Certeau, 1980) qui commencent à s'assumer ; « *bricoleurs* » qui manquent encore un peu de génie ; « *Renardeaux* » qui apprennent l'art de la ruse pour leur discipline ; « *Ambianceurs* » qui construisent des situations et mobilisent l'émotion et se servent de « *leurres* » ; « *Créateurs* » plutôt que participants ; « *Forains-bonimenteurs, enchanteurs et arnaqueurs* » ; « *Joueurs* » plutôt qu'étudiants ou chercheurs ; « *Touristes* » mais pas « *idiots du voyage* » (Urbain, 1991) et enfin « *Marginaux sécants* » dans le sens de l'« *acteur qui est partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en relation les uns avec les autres et qui peut, de ce fait, jouer un rôle indispensable d'intermédiaire et d'interprète entre des logiques d'action différentes, voire contradictoires* » (Crozier, Friedberg, 1977) avec des compétences, une expertise, une capacité à gérer les incertitudes des relations avec l'environnement et une capacité à communiquer dans un cadre qui reste lui à définir.

Un changement de rôle et d'identité. Les participants qui acceptent de changer de costume, de « jouer le jeu », construisent dans l'interaction une nouvelle « face » (Goffman, 1974) temporaire, personnalisation de la société dans un corps et dans une situation. Ils doivent imaginer de nouvelles règles, une syntaxe, une grammaire de « l'interaction » (Goffman, 1974), un travail de figuration, qui permette d'établir et de sauver la face. L'exercice paraît aussi difficile pour le pédagogue, l'enseignant, le professionnel ou l'élus qui ont du mal à se départir d'une position d'autorité que pour les autres qui ne savent pas toujours profiter des nouvelles marges de manœuvre offertes. Les protocoles et la situation ne permettent plus d'échanger et de construire avec l'autre du point de vue d'une identité fixe et bien définie. Pour toutes et tous, il faut accepter la situation pour faire quelque chose de la liberté dans un nouveau rôle. Chacun est obligé d'aller au devant de soi et des autres, sans certitude ni scénario. Ici et là s'ébauche une nouvelle identité plus instable, mouvante, fragile, au carrefour de soi et des autres, une identité-relation (Glissant, 2005), une identité « rhizome » (Deleuze, Guattari, 1980). C'est ce qui fait peur et excite à la fois.

Des confrontations créatrices. Ces protocoles, dispositifs, événements ou interventions, forment des « *communautés d'expérience* » au sens de John Dewey (1980), créent des décalages qui perturbent ou incitent les participants et les spectateurs involontaires à changer de regard, d'usage et d'identité. Face à l'incertain, à l'instable de ces situations, aux décalages incessants, ils obligent également à imaginer et de renégocier en permanence de nouveaux « *contrats de confiance* » entre les parties prenantes qui permettent à ces configurations temporaires de tenir ensemble et d'imaginer les scènes de ces accords et négociations.

Un premier glossaire. L'interdisciplinarité a nécessité l'utilisation d'un vocabulaire commun pour organiser et qualifier la démarche et les dispositifs mis en place et se décaler métaphoriquement : « *Lâcher-prise* » au sens de se détacher des contingences habituelles ; l'« *Improvisation* » que l'on peut définir comme un processus de création sans

but formel ; le « *Protocole* » comme un ensemble de conventions nécessaires pour faire coopérer des entités et permettre à la magie de la rencontre d'opérer ; la « *Résidence* » ou le « *parcours* » comme protocoles particuliers et enfin l'« *Immersion* » définie comme l'action de s'immerger dans quelque chose d'aussi « liquide » (Bauman, 2000) que la société.

Le projet a permis de qualifier l'exercice : l'« *expérience* » comme une épreuve pour démontrer ou étudier quelque chose ; « *l'événement* » pour « faire événement, « *produire une forte sensation* » et la « rencontre » : « *suite d'événements à partir desquels le temps et l'espace s'ouvrent et s'organisent* » (Maldiney, 1991).

Les formes prises par ces actions collectives ont pu être décrites : « *Agencements* » (Deleuze, Guattari, 1975) comme arrangements et dispositions ; « *Scènes* » : « *associant à la fois un groupe de personnes qui bougent de places en places, les places sur lesquelles ils bougent et le mouvement lui-même* » (William Straw, 2002) ; « *Situations* » comme « *concept spatial et temporel permettant la location relative d'un espace par rapport à son environnement* » mais également « *moment d'une œuvre littéraire caractérisé par une ambiance, un climat particuliers* » ; « *Configuration spatio-temporelle* » ou « *territorialité temporaire* ».

Enfin ces situations obligent à mettre des mots sur des ressentis comme la présence qui « *n'est celle d'un soi que par l'ouverture à l'événement* » (Maldiney, 1991) ou le sentiment d'exister c'est-à-dire « *avoir sa tenue hors de soi* » dans l'ouverture.

Des compétences et des qualités pour les futurs professionnels. Les démarches engagées permettent de voir émerger des compétences et des qualités particulières chez le futur professionnel. Ces ateliers permettent de réfléchir *in vivo* aux savoirs et savoir faire à développer dans nos systèmes de formation dans le contexte de « l'économie de la connaissance » (Foray, 2009) qui nécessite notamment des compétences génériques d'apprentissage, des compétences d'innovation et de création et des compétences de collaboration. Le participant est un *ouvreur* qui invente de nouveaux parcours au-delà des limites de la cité *intra-muros* vers les périphéries du jour et de la nuit ou exige d'autres outils. C'est un *passeur* qui apporte des idées d'ailleurs et compare. C'est un *pionnier* et un *démineur*. Toujours curieux et parfois aventurier, il peut poser les questions que personne n'ose poser, s'aventurer dans les endroits où personne ne va et bousculer – sans toujours le savoir – les habitudes, les pratiques et les territoires. C'est un *accélérateur* en mettant en avant des requêtes qu'il aura paradoxalement plus de facilités à faire passer auprès des décideurs compte tenu des enjeux en termes d'économie, d'image et d'attractivité. C'est un *révélateur* et une vigie obligé de repérer les dysfonctionnements et les besoins métropolitains dans l'espace et dans le temps, mettant en avant les lacunes de l'offre urbaine, signalant les disparités centre périphéries, identifiant les manques en matière de transports ou révélant les problèmes de qualité, de confort et d'ergonomie de l'espace public. Il contribue à un diagnostic sensible du territoire métropolitain, de nuit comme de jour. C'est un *baliseur*, qui pour se repérer, sait collecter des informations en amont. C'est un *marqueur et un urbaniste* qui désigne des espaces, des lieux, un patrimoine oubliés ou délaissés et peut contribuer par ses pratiques à leur mise en valeur ou leur développement. C'est un *développeur* qui va tester des solutions en termes de nouveaux parcours, de nouvelles offres et les valider ou non dans le réseau à travers une information à ses congénères. C'est un « *colporteur* » et un « *médiateur* ». C'est un « *designer* » de la métropole en produisant des images et des représentations du territoire qui vont ensuite conditionner les déplacements des autres. C'est un « *entremetteur* », un « *diplomate* » entre les populations et quartiers de la ville à partir de trajets, mais aussi entre la ville et le monde. C'est un « *ambianceur* » qui contribue à ouvrir et animer les villes et territoires. C'est un « *fédérateur* » en poussant indirectement les acteurs à œuvrer ensemble à la bonne échelle. Il peut aussi indirectement contribuer à fédérer les dynamiques créatives et artistiques. Enfin c'est un « *assureur* » qui par sa seule présence, peut

permettre une appropriation plus aisée de certains territoires face aux peurs et autres crispations sécuritaires.

Des ouvertures disciplinaires. En aménagement et en urbanisme, ces expériences sont des invitations à penser et agir différemment dans les processus de lecture, d'écriture et de gestion des territoires autour de quelques axes : « *la ville en mouvement plus que le stock* » ; la « *ville éphémère et événementielle* » (Gwiazdzinski, 2007) plutôt que le permanent. Elles permettent de réfléchir à des améliorations de l'espace public à travers la « *gamification* » par l'introduction d'éléments et pratiques ludiques ; l'humanisation de l'espace public ; la co-construction avec les usagers d'espaces publics modulaire et polyvalents et une « *ville malléable* » (Gwiazdzinski, 2007, 2014) qui s'appuient sur quelques grands principes comme *l'hospitalité, l'information, la qualité, la sensibilité, la variété, l'inattendu, l'alternance, la sécurité* par l'accroissement de la présence humaine et *l'enchantement* par l'invention permanente ; un espace public adaptable, polyvalent et malléable avec de nouvelles règles et outils de régulation, de conciliation et une nouvelle gouvernance qui permettent de limiter les conflits d'usage et de contribuer au bien-être et à l'épanouissement des populations.

Des risques. Au-delà des apports, ces expériences et expérimentations permettent de repérer quelques risques : le temporaire de la mobilisation et de ces moments du politique ; l'intermittence citoyenne (Gwiazdzinski, 2012) et l'éclatement ; la répétition qui par définition peut tuer l'événement ; les risques de l'improvisation (Soubeyran, 2015) dans des disciplines et métiers dont ce n'est pas la culture ; la technicisation des imaginaires qui déshumanise ; la médiation qui éloigne les acteurs les uns des autres ; la folklorisation de la démarche ; une trace trop ré-écrite, un *storytelling* idéalisé de ces expériences trop éloigné de l'événement effectif ; la forte prise en compte et la mobilisation d'un imaginaire localisé et nostalgique disponible par les participants ; le consensus mou de celles et ceux qui refuseraient les conflits et l'affrontement direct ; l'injonction artistique et l'esthétisation de la démarche ; le romantisme de la marge, de la bricole, de la débrouille et de la déglingue comme seul horizon. Des esprits chagrins pourraient également pointer le risque « *d'empoétisation* » (Grignon, Passeron, 1989) de la démarche qui s'intéresse à la quotidienneté et à l'ordinaire dans le sillage de Guy Debord, Michel De Certeau ou Pierre Sansot. Elle pourrait nourrir chez « *l'homme ordinaire* » l'inclination à accepter sa situation modeste, grâce à la diversion du jeu et au statut démagogique de résistant perpétuel.

Conclusion et ouvertures

Ces démarches, expériences et expérimentations collectives et interdisciplinaires *in vivo* révèlent, décalent et interprètent des réalités sociales et territoriales. Elles construisent des collectifs éphémères, fabriquent des situations, des centralités et agencements temporaires qui mobilisent des imaginaires existants ou en produisent de nouveaux. En cela elles ont en résonance avec d'autres mobilisations et territorialisations.

Nouvelle dimension de l'espace public. Ces expérimentations ont permis de poser un regard différent sur des concepts saturés de sens comme « *espace public* » : construit non pas sur la question politique ou urbanistique mais sur le faire ensemble. Une nouvelle dimension de l'« *espace public* » – au sens de Habermas –, « *lieu symbolique où se forme l'opinion publique* », émerge dans l'entre-deux alors que les « *espaces publics physiques* » de l'urbaniste sont métamorphosés par la fabrique de situations. La notion d'espace public

comme « *lieu du faire* » dans le sens de « *fabriquer ensemble* » et selon l'état d'esprit des *Makers* (Anderson, 2012) émerge.

Agencements et habiter temporaires. La fabrique de ces situations, territorialités temporaires, mobilisations artistiques ou mobilisations citoyennes dans l'espace public – aux sens politique, architectural et lieu du « *faire* » - est une épreuve, un lieu d'expérimentation, où chacun ne se contente pas de vivre mais s'engage avec le corps, une « territorialité temporaire » qui permet d'habiter au sens d'exister « *avoir sa tenue hors de soi* » (Maldiney, 1991) de faire l'expérience de la présence en un lieu. En ce sens, nos modestes ateliers rejoignent d'autres mobilisations contemporaines et contestations qui dans l'urgence sociale, politique et économique, occupent et font les espaces publics, ces mobilisations, collectifs hybrides, nouveaux assemblages, configurations et territorialités temporaires et éclatées, qui émergent derrière le décor chancelant d'institutions à bout de souffle : du *Printemps arabe* aux occupations potagères en passant par les zones à défendre (ZAD), les *Indignados*, les artistes urbains des quais de Marseille 2013 ou *Occupy Wall Street*.

Nouvelles pistes pour l'urbanisme et l'aménagement. Les expérimentations peuvent permettre aux aménageurs et urbanistes d'intégrer les notions de dérive, d'ennui et d'improvisation (Soubeyran, 2015) à différentes étapes de la fabrique urbaine en n'oubliant jamais que « *La valeur des villes se mesure au nombre des lieux qu'elles réservent à l'improvisation* » (Kracauer, 2013). Elles mettent en évidence la possibilité d'une approche incrémentale, de l'expérimentation et de l'évaluation dans les projets d'urbanisme et d'aménagement. Ces expériences qui mettent le corps en avant, contribuent à l'émergence d'un nouvel urbanisme temporaire et temporel (Gwiazdzinski, 2014) qui convoque une rythmanalyse (Lefebvre, 1992), des approches chronotopiques et un chrono-urbanisme où les calendriers d'hier croisent les agendas d'aujourd'hui.

Avenir des collectifs. Le côté éphémère oblige à imaginer l'inscription de ces rendez-vous dans le temps et interroge la notion de trace. La position de l'artiste reste délicate s'il n'est pas mis en position de partenaire en amont grâce à des dispositifs techniques et financiers ou dans une logique de « don et contre-don » (Mauss, 2007). Ces ateliers et les expérimentations territoriales pointent l'importance, du faire, de l'agir par l'expérience et du prototypage dans la fabrique de l'imaginaire. Dans les différentes phases de ces ateliers, c'est tout le corps qui pense (Nietzsche, 1982). Au-delà de l'atelier de l'imaginaire et des différentes expérimentations territoriales, le but de ces démarches n'est pas toujours clairement affiché et l'absence de contrat de résultat est davantage une arme pour la créativité qu'un handicap. Le caractère éphémère des expériences interdisciplinaires questionne les suites possibles : retour dans chaque discipline enrichi par l'expérience ou approfondissement des voies de l'entre-deux et du composite, nouveau champs disciplinaire ou frôlement temporaire, estran ou tiers lieux, quotidien ou extra-ordinaire, invention virtuellement révolutionnaire de « situations » ou incursions transgressives buissonnières, tactique ou stratégie.

Reconfiguration d'imaginaires et potentiel d'existence. Ces actions participent à une reconfiguration individuelle et collective des imaginaires politiques et artistiques. Face à la misère symbolique (Stiegler, 2013), cette fabrique de situations qui associe les artistes, esquisse les premiers contours d'un « art des territoires » et d'un « design territorial » qui permettent d'enchanter chaque étape de la fabrique urbaine en favorisant la contribution de chacun. « *La modalité de l'imaginaire étant celle du potentiel ; elle ne devient celle de l'irréel que si l'individu est privé de l'accès aux conditions de réalisation* » (Simondon, 2006). On éprouve, on réalise et on fait. Pour un temps, on ne se contente pas de vivre. On existe au sens

d'Henri Maldiney qui nous invite à « être » perpétuellement en présence, en avant de soi, de manière à ce qu'une ouverture survienne.

Pistes pour l'action collective. Les expériences et expérimentations territoriales déployées, confortent l'idée que l'imaginaire ne doit pas être opposé au réel mais considéré comme constitutif de ce dernier, qu'il n'est pas « *la part affective de la réalité objective ou sa face cachée mais bien sa construction signifiante* » (Sénécal, 1992). La géographie qui, plus que toute autre science sociale, « *pense en images et subordonne une partie de son discours à la production et à la mobilisation d'images* » (Debarbieux, 2003) est particulièrement concernée. En ce sens, les nouveaux protocoles, agencements, scènes, territoires, rythmes et rites imaginés pour ces situations sont des pistes pour l'action collective contemporaine et la production ici et maintenant, d'imaginaires géographiques, ces « *représentations, images, symboles ou mythes porteurs de sens par lesquels une société ou un sujet se projette dans l'espace* » (Bailly, 1989). Pour le géographe, ils confirment également que la carte n'est plus « le seul vecteur de la divagation géographique » (Castoldi, 2012) et que la fabrique de situations, l'expérimentation individuelle et collective sont des supports et vecteurs possibles. Si grâce à la carte notamment, « le discours géographique se déploie visuellement » (Berdoulay, 1988) alimentant de même l'imaginaire, l'éprouvé du territoire, la fabrique de situations permet également de laisser courir notre imagination. L'expérimentation collective, à la fois ancrée territorialement et détournée, est le lieu d'un « *imaginaire-action* » temporaire, d'une image qui « *prend tout de suite racine en moi* » (Bachelard, 1957) et peut parfois mettre en mouvement au-delà même du temps de la mise en scène, laisser des traces. Avec Thierry Menissier (2011), on peut également faire l'hypothèse qu'avec cette forme d'innovation presque « ordinaire » (Alter, 2013), il ne s'agit rien moins que de régénérer le rapport de nos sociétés avec l'avenir. La piste de ces futurs possibles peut passer par le déploiement et la déclinaison territoriale de ces « situations apprenantes » - pour paraphraser l'idée des organisations et « territoires apprenants » (Jambes, 2001) -, protocoles et dispositifs capables d'apprendre en permanence des actions de ses membres et de celles des autres. Elle permet de penser la situation comme une organisation cognitive destinée à renforcer les interactions, les échanges et les solidarités potentielles et de réduire les distances sociales par l'action déployée.

Au-delà de ces quelques expérimentations, « faire et éprouver ensemble » semble devenu un nouveau paradigme de l'action collective qui se décline à l'envie dans des situations artistiques, transgressives, touristiques, ou citoyennes, des arts de la rue aux mobilisations citoyennes, des « zones autonomes temporaires » (Bey, 1997) aux « zones à défendre », des TAZ aux ZAD. Il s'agit d'un « *faire et éprouver ensemble* » à la fois éclaté et temporaire qui interpelle l'ensemble des sciences sociales.

La fabrique de situations, d'expériences et d'événements constitue autant de points de cristallisation et de potentiels pour une société que l'on dit bloquée. Elle implique le courage de sortir de la zone de confort pour agir et faire ici et maintenant, de choisir une inscription éphémère dans des moments du politique plutôt que dans des structures permanentes, d'opter pour la diversité plutôt que pour l'unicité des racines, des identités et des imaginaires. Elle permet la réinstauration de la conflictualité et l'articulation entre planification descendante et expertise citoyenne, ici et ailleurs, point de vue dominant et usages d'en bas, long terme et court terme. La forme temporaire et ponctuelle de ces situations interroge les notions de temps et de territoire du politique. Elle passe sans doute par l'élaboration de nouveaux « *contrats de confiance temporaires* » à toutes les échelles de la production territoriale et des dynamiques citoyennes.

L'expérience a confirmé les paroles du philosophe Henri Maldiney qui nous a parfois servi de guide : le « réel » est bien « *ce que l'on n'attendait pas* ». Et « *puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être l'organisateur* » aurait pu compléter Jean Cocteau à propos de nos expérimentations et ambitions collectives. En ce sens notre démarche reste une aventure et nous pouvons prétendre au statut d'aventurier « *celui qui fait arriver des aventures plutôt que celui à qui des aventures arrivent* » (Debord, 1953).

- ALTER N., 2013, *L'innovation ordinaire*, Paris, PUF.
- ANDERSON C., 2012, *Makers. The New Industrial Revolution*, New York, Pearson.
- BACHELARD G., 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- BAILLY A., 1989, « L'imaginaire spatial, plaidoyer pour une géographie des représentations », in *Espaces Temps*, n°40-41, pp.55-58
- BAUMAN Z., 2000, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press.
- BERDOULAY V., 1988, *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Editions du CNRS.
- BEY H., 1997, TAZ, *Zone autonome temporaire*, Paris, L'Eclat.
- BROOK P., 2014, *L'espace vide, Ecrits sur le théâtre*, Paris, Points.
- CAILLOIS R., 1958, *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard.
- CASTOLDI A., 2012, *L'imaginaire des cartes*, Paris, L'Harmattan.
- CASTORIADIS C., 1975, *L'institution imaginaire la société*, Paris, Seuil.
- CLAVAL P., 1982, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, LITEC, collection « Géographie économique et sociale » no 15.
- DARDEL E., 1952, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Paris, Editions du CTHS.
- DEBARBIEUX B., 2003, « Imaginaire géographique », in Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, p.489.
- DEBORD G., 1994, « In girum imus nocte et consumimur igni », In *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Gallimard
- DEBORD G., 1953, Lettre à son ami Ivan Chtcheglov
- DE CERTEAU M., 1980, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard.
- DELEUZE G., GUATTARI F., 1980, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- DELEUZE G., GUATTARI F., 1975, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- DEBORD G., 1967, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard.
- DEPARDON R., VIRILIO P. (2008), *Terre natale, Ailleurs commence ici*, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain.
- DEWEY J., 1980, *Art as experience*, New York, Penguin.
- DOLLE J.P., 1990, *Fureurs de ville*, Paris, Grasset.
- DURAND G., 1960, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- FORAY D., 2009, *L'économie de la connaissance*, Paris, La découverte.
- FRÉMONT A., 1974, *La Région espace vécu*, Paris, PUF.
- FREROT O., 2014, *Nos institutions à bout de souffle*, Centre littéraire d'impression provençal.
- GWIAZDZINSKI L., FREROT O., 2015, « Penser le fragile et l'incertain en vue d'une société vive », *Libération*, 28 juillet 2015
- GLISSANT E., 2005, interview au journal, *Le Monde*.
- GLISSANT, 2005, *La Cohée du Lamentin*. Paris, Gallimard.
- GOFFMAN, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.

- GRIGNON C., PASSERON J.C., 1989, *Le savant et le populaire, Misérabilisme et populisme en sociologie et littérature*, Paris, Seuil.
- GWIAZDZINSKI L., 2014, « Face aux nouveaux régimes temporels métropolitains. Les pistes du chrono-urbanisme pour une ville malléable », *Urbia* n°16, Observatoire universitaire de la ville et du Développement durable, Lausanne, p.179-192
- GWIAZDZINSKI L., 2014, « De l'expérience géo-artistique à un nouveau design métropolitain. Hybridation des pratiques et esthétisation des espaces publics », in ROUET G., DUFOULON S., LOLIVE J., 2014, *Esthétiques des espaces publics*, L'Harmattan, pp.163-183
- GWIAZDZINSKI L., 2014, « Néo-situationnisme dans l'espace urbain », *Revue Stradda* n° 34, pp. 28-31
- GWIAZDZINSKI L., 2013, « Mises en bulles », *Retour d'expériences sur En corps urbains*, Marseille, Théâtre du Merlan.
- GWIAZDZINSKI L., 2013, « Against Disposable Territories: A Preliminary Critical Approach to Systems of Territorial Identification », in Ruedi Baur et Sébastien Thiéry (dir.), *Don't brand my public space*, Civic City, Head Genève, Lars Muller Publishers, Zürich, pp. 269-285.
- GWIAZDZINSKI L., 2013, « Géo-chorégraphies. Les nouvelles danses de la ville », *Cartographies*, Compagnie Philippe Saire, Genève, A-Type editions, pp. 49-54.
- GWIAZDZINSKI L., 2013, « De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée : vers un néo-situationnisme », in Franck Sherrer, Martin Vanier, *Villes, territoires, réversibilités*, Editions Hermann, pp.205-219.
- GWIAZDZINSKI L. (dir.), 2013, *Genève explore sa nuit*, Film, Recherche action Ville de Genève-Université Joseph Fourier, Master Innovation et territoire, <https://www.youtube.com/watch?v=2y8cPS537OY>
- GWIAZDZINSKI L., 2012a, « Temps et territoires, Les pistes de l'hyperchronie », *Revue Territoires 2040*, DATAR, pp.75-97
- GWIAZDZINSKI L., 2012b, « Un possible manifeste. Eloge de l'errance et de la désorientation ». Centre Pompidou Metz. *ERRE. Variations labyrinthiques*, Centre Pompidou Metz, pp.52-56.
- GWIAZDZINSKI L., 2012c, « Nocturnes métamorphoses », in *Les artistes et la ville, En corps urbain* n°1, Marseille, Le Merlan, pp. 10-12.
- GWIAZDZINSKI L., 2011, « La ville par intermittence : des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Revista Cidades*, volume 8, n°13, pp.317-335.
- GWIAZDZINSKI L., RABIN G., 2007a, *Périphéries. Un voyage à pied autour de Paris*, Préface Patrick Jarry, Paris, L'Harmattan.
- GWIAZDZINSKI L., 2007b, « Redistribution des cartes dans la ville malléable », *Revue Espace, Population, Sociétés* n°2007-3
- GWIAZDZINSKI L., 2006, « Chemins de traverse, la ville dans tous les sens », in Maud Le Floch, *Mission repérage. Un élu un artiste*, Paris, Lavérune, L'entretemps.
- HANNERZ U., 1980, *Explorer la ville*, Paris, Editions de Minuit.
- ILLICH Y., 1983, *Le genre vernaculaire*, Paris, Seuil.
- Internationale situationniste, n°1, 1958
- JAMBES J.P., 2001, *Territoires apprenants. Esquisses pour le développement local du XXIème siècle*, Paris, L'Harmattan.
- KRACAUER S., 2013, *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Paris, Les Belles Lettres.
- LACAN L., 1975, Conférence au Massachusetts Institute of Technology, 2 décembre 1975
- LHEUREUX Y., GWIAZDZINSKI L., 2014, *Laboratoire géo-artistique*, Marseille, Théâtre du Merlan, 26-30 mai 2014
- LEFEBVRE H., 1992, *Eléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse.

- LEFEBVRE H., 1958, *Critique de la vie quotidienne*, t. I (Introduction), Paris, L'Arche, 1958.
- LEVY STRAUSS C., 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LIPOVETSKY G., SERROY J., 2013. *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*. Hors série Connaissance, Paris, Gallimard.
- LIPOVETSKY G., 2004, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset.
- MALDINEY H., 1991, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Million.
- MALDINEY H., 2007, « La rencontre et le lieu », in YOUNES C. (Dir.), 2007, *Henry Maldiney. Philosophie, art et existence*. La nuit surveillée, Paris, Cerf.
- MARTIN-JUCHAT F., 2008, *Le corps et les médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, Louvain-La-Neuve, De Boeck.
- MENISSIER T., 2011, « Philosophie et innovation, ou philosophie de l'innovation ? », *Klesis – Revue philosophique* 2011 : 18, pp.10-25.
- MICHAUD Y., 2004, *L'Art à l'état gazeux : essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, Editions Stock.
- MAUSS M., 2007, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF.
- NIETZSCHE F., 1982, *Le gai savoir*, Œuvres philosophiques complètes, t.V. Paris, Gallimard.
- NISSANI M., 1995, « Fruits, salads, and smoothies: a working definition of Interdisciplinarity », *Journal of Educational Thought* 26: 2.
- PEREC G., 1974, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- ROUX M., 1999, *Géographie et complexité. Les espaces de la nostalgie*, Paris, L'harmattan.
- SANSOT P., 2000, *Chemins aux vents*, Paris, Payot.
- SENECAL G., 1992, « Aspects de l'imaginaire spatial : identité ou fin des territoires ? », in *Annales de géographie*, vol. 101, n°563, p.33.
- SENNET R., 2014, *Ensemble. Pour une éthique de la coopération*, Paris, Albin Michel.
- SENNET R., 2008, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel.
- SIMONDON G., 2006, *Cours sur la perception (1964-1965)*, Paris, Editions de la Transparence.
- SOUBEYRAN O., 2015, *Pensée aménagiste et improvisation*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- SOUBEYRAN O. 1997, « Imaginaire, science et discipline », in *Géographies et liberté*, Georges Benko, l'Harmattan, pp.480
- STRAW W., 2002, « Scenes and Sensibilities », in *Public* n°22/23.
- STIEGLER B., 2013, *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion.
- URBAIN J.-D., 1991, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Plon.
- VAN ANDEL P., BOURCIER D., 2008, *De la sérendipité. Leçons de l'inattendu*, Chambéry, L'Act mem.
- VON HIPPEL E., 2005, *Democratizing Innovation*, London, The MIT Press Cambridge.
- WUNENBERGER, J.-J., 2006, *L'Imaginaire*, Paris, PUF.
- ZELDIN T., 2014, *Les plaisirs cachés de la vie*, Paris, Fayard.

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble, il est directeur de l'IGA et responsable du Master Innovation et territoire. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Sorbonne), il oriente notamment ses travaux sur les nuits urbaines. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces

questions. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

Citer l'article :

Gwiazdzinski L., 2014, « La fabrique de situations, d'expériences et d'événements. Nouveaux protocoles, agencements, scènes, territoires, rythmes et rites pour l'action collective », in Conjard A., Gros S., Gwiazdzinski L., Martin-Juchat F., *L'atelier de l'imaginaire. Jouer l'action collective*, Elya, pp.81-115

Contact :

Luc.gwiazdzinski@ujf-grenoble.fr